

Belge sur le retour

11/20

RÉCIT



Après 25 années d'exil au Mexique, l'écrivain Hubert Antoine, lauréat du prix Rossel en 2016, observe une Belgique

différente. Vingt épisodes durant, il nous livre la chronique de son retour sous nos latitudes et convoque, tour à tour, les vieux slows de Pierre, les gaufres chaudes, le patriotisme de Guy Coëme ou les femmes de Corto Maltese.

La Belgique en son miroir



HUBERT ANTOINE

De 1990 à 1995, je gagnais ma vie comme colleur d'affiches. Je travaillais pour deux galeries d'art de ma ville natale et j'allais coller chaque mois des centaines de posters à Wavre, Dinant, Andenne, Ciney, Namur... Je connaissais tous les commerçants, les aimables qui me recevaient avec un sourire ou les rustres qui soupiraient en m'autorisant, du bout des lèvres, à coller quatre petits bouts de papier-collant sur leur porte vitrée. Les centres-villes n'avaient pas de secret pour moi.

Les rues étaient remplies de vrais commerces, uniques, tenus par des patrons aux noms de famille devenus communs pour les locaux. On allait développer ses photos chez Brisbois, acheter ses chaussures chez Vansillette, s'offrir un chocolat chez Fronville... Les vendeuses nous reconnaissaient, on payait avec des chèques. Je me souviens d'un magasin de cannes et parapluies dans lequel il se disait que Churchill avait approvisionné sa paume.

Ce n'était pas les copies conformes des succursales que l'on retrouve aujourd'hui dans les centres commerciaux et aéroports, reproduits à l'infini au cœur de toutes les mégapoles du monde. Si on enlève les filiales Apple, McDonald, Starbucks, Pizza Hut, Häagen-Dazs et si l'on écarte les chaînes Zara, Mango, H&M, les opérateurs Orange, VOO et Proximus, que reste-t-il des centres-villes ? Un restaurant qui a survécu aux restrictions covid ? Une pharmacie qui en a fait son beurre ? Une boulangerie, une banque... ?

Retrouve-t-on la Belgique dans cet uniforme architectural des meilleures actions de Wall street ? Qu'est-ce qui fait le caractère d'une cité sinon ses particularités, ses traditions, ses bars, son histoire...

Heureusement, on peut encore entendre le cœur de nos cités battre à travers de fraîches initiatives, des festivals de produits régionaux, des professions nouvelles refondant les bases d'une humanité simple, des idées originales apportant du sens... Et je crois dans un retour du vivant, du dialogue, du local, du mélange.

L'uniformité ne gagnera pas.

1/4

TÉLÉVISION

Les héros de notre enfance

Fifi Brindacier, Goldorak, Mario Bros, Sangoku. Leurs innombrables passages dans le petit écran ont bercé l'enfance de différentes générations. Cette semaine, Le Soir dresse leurs portraits. Pour que les plus jeunes d'entre nous découvrent les héros de l'enfance de leurs parents. Et les parents ceux qui ont fait rêver leurs enfants...

Fifi Brindacier, ni Dieu, ni maître, ni parents

A la fin des années soixante, une petite Suédoise déboulait sur les écrans de télévision. Un fameux coup de pied dans les programmes pour enfants de l'époque. Fifi vivait seule, sans règles, avec la rigolade comme seul horizon.

ERIC DEFFET

En ce temps-là, à la maison, la télé était en noir et blanc. Pour le son, il fallait quitter son fauteuil et chipoter au bouton en bas à droite de l'écran. L'unique programme était celui de la RTB, sans F. Les interludes n'étaient pas rares. L'image vacillait parfois, à cause de l'antenne et du vent. Les émissions débutaient en avant-soirée, avec la mire.

Mais le mercredi, il y avait *Feu Vert*, l'émission pour les jeunes avec des jeux, des chansons et des feuilletons (les séries de l'époque). Ce savant cocktail éloignait les enfants sages de leurs devoirs et rameutait les garnements qui courraient dans le quartier. C'était un peu le Club Dorothée avant l'heure, avec l'accent belge, Jacques Careuil et André Remy à l'animation.

On se serait damné pour Marion, l'héroïne blonde des Galapiats ou pour Isabelle, la compagne diaphane de Thierry la Fronde. Mais Fifi Brindacier avait aussi la cote avec ses couettes poil de carotte, sa frimousse piquetée de taches de rousseur, ses incisives du bonheur qui semblaient occuper la moitié de son visage rieur et surtout son invraisemblable dégaine à la six-quatre-deux.

On n'apprendrait que bien plus tard que cette petite fille allumée était suédoise et que son véritable nom était Pippi Långstrump, autrement dit Pippi Longues Chaussettes. Et c'est vrai qu'elle les avait longs ces bas, sur ses interminables jambes d'échassier à bottines.

Mais j'y pense : à l'époque (la fin des années soixante), comment ai-je pu savoir que Fifi était rousse alors que les couleurs de l'écran familial offraient tout au plus une palette évoluant entre gris clair et gris foncé ? Ma mémoire a des limites. Sans doute la gamine affichait-elle son sourire à la une des magazines ou sur des affiches. Peu importe. La gloire aidant, on a eu confirmation du coloris de ses cheveux, bien des années plus tard, dans des dessins animés ou des films grand écran.

Rousse, forcément rousse : quoi d'autre pour cette perle rare iconoclaste, fon-

ceuse et rigolote ? Des cheveux de feu, il lui fallait bien ça.

D'acier... trempé

En Suède, Pippi Långstrump est une star. A Londres, ils ont Paddington. A Bruxelles, nous avons Tintin. A Stockholm, cette effrontée ravit les petits et les grands depuis sa création par Astrid Lindgren, en 1945. La romancière avait inventé ce personnage pour distraire sa petite fille alitée par une vilaine pneumonie. Convaincre les éditeurs de miser sur ce personnage ne fut pas une sinécure. Mais la popularité de Fifi (appelons-la ainsi une fois pour toutes) a fait le reste.

Sur papier ou sur écran, Brindacier (« trempé », ajoute le générique français du feuilleton, on savait déjà rire) a fait le tour du monde. Ce fut parfois un parcours d'obstacles : la totale liberté prêtée à Fifi par Astrid Lindgren ne faisait pas l'affaire des cercles bien pensants et des pédagogues sinistres des années soixante et septante. Les traductions des romans furent longtemps édulcorées, notamment en français. Aujourd'hui, le feuilleton réalisé en 1969 semble bien sage, terriblement daté, mais quand j'avais dix ans, il tranchait avec la production télévisuelle si cadencée de ces années-là.

Qui était Fifi Brindacier pour les enfants de la fin des années soixante ? La Suédoise était d'abord la petite fille la plus forte du monde, *no limit*, comme Benoît Brisefer, le héros de Peyo que je lisais dans le magazine *Spirou* du mercredi (comme *Feu Vert*, c'était décidément jour de fête), mais qui avait un talon d'Achille : il perdait son pouvoir au moindre rhume. Pas de ça chez Fifi.

Dans un des premiers épisodes du feuilleton, la demoiselle tout sourire ridiculise « l'homme le plus fort du monde » qui défie le public d'un petit champ de foire de province. Le colosse

1945

Astrid Lindgren a imaginé son personnage fétiche pendant la guerre pour distraire sa petite fille, mais c'est à la sortie de celle-ci que le premier roman pour enfants mettant en scène Fifi Brindacier paraît en Suède.

1969

Les romans d'Astrid Lindgren déboulent en version télévisée sur les petits écrans de Suède et rapidement du monde entier. Treize épisodes de 24 minutes ont été diffusés, ainsi que deux téléfilms. La série a été tournée sur l'île de Gotland, où l'on peut encore admirer la Villa Villekulla, où Fifi habite.

65

Le nombre de langues dans lesquelles les romans d'Astrid Lindgren ont été traduits. Fifi Brindacier se dit Pippi Långstrump en Suède, Pippi Longuestocking en Angleterre, Pippi Calcaslargues en Catalogne, Pippi Tat Dai en vietnamien... E.D.



Fifi, accompagnée de son singe, Monsieur Dupont, qui se plaît sur son épaule. © AFP.